

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du dép., 28 fr. pour l'année.

L'ARTISTE

L'ARTISTE.

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches.

● EN PROVINCE,

(Entrée Lyonnaise).

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Gaymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ARTISTE EN PROVINCE donnera un Concert dans le courant du mois d'Avril prochain. MM. les abonnés à l'année auront droit à leur entrée gratuite.

PROCHAINES PUBLICATIONS.

Parmi les publications nouvelles que, dans notre dernier numéro, nous annoncions comme devant paraître prochainement, nous distribuons à nos abonnés, d'ici au 15 avril prochain, le *nocturne* de M. J.-M. FEUILLET, le portrait de M. AUDRAN, et le morceau pour piano de M. Victor ELBEL.

Avec le numéro 52 du journal qui paraîtra le dimanche 10 avril et qui terminera notre premier volume, nous publierons une table détaillée des matières, accompagnée d'un frontispice et d'un titre gravé.

LÉOPOLD ROBERT.

CE nom, quel est le véritable ami des beaux-arts qui ne soupirera pas en pensant à la fin déplorable de cet artiste célèbre?...

Aussi, loin de nous l'intention de chercher à connaître le malheureux motif qui le porta à se donner la mort; que ce soit une peine de cœur ou dégoût de la vie, nous devons également le plaindre et le regretter, en respectant le secret qu'il a voulu emporter avec lui. Nous n'émettrons pas non plus d'opinion sur cet acte de désespoir qui fut pour sa famille un affreux malheur, et qui enleva aux arts un de leurs plus dignes soutiens.

Mais notre but, en écrivant ces lignes, est simplement d'essayer quelques réflexions sur la beauté de ses ouvrages, et d'examiner une question encore indécidée qui partage depuis longtemps le monde artiste.

Outre plusieurs autres ouvrages de moindre importance, Léopold Robert nous en a laissé quatre principaux, savoir: l'IMPROVISATEUR, les VENDANGEURS, les MOISSONNEURS, et enfin les PÊCHEURS, et tous les jours encore on se demande lequel de ces quatre ouvrages mérite la préférence.

L'IMPROVISATEUR. Il était impossible que Léopold Robert, avec une âme aussi sensible et aussi impressionnable que la sienne, ne fût pas frappé du parti qu'un peintre pouvait tirer d'une classe de gens dont le type ne se trouve qu'en Italie, où les habitants sont passionnés pour ce genre de spectacle. Il faut convenir aussi que, dans ce beau pays, les improvisateurs mettent tellement de l'âme dans leurs chants qu'ils finissent par faire passer dans celle de leurs auditeurs une partie du feu qui les anime. Souvent, en les écoutant chanter la douleur d'un amant malheureux séparé de celle qu'il aime, il n'est pas rare de voir des hommes, et des femmes surtout, s'essuyer les yeux en disant d'un ton de pitié compatissante: *Ah! poverello!* D'autres fois, au récit des hauts faits d'un héros bravant tous les dangers, et qui, comme Roland, renverse tout sur son passage, on voit l'exaltation belliqueuse s'emparer de l'auditoire, les regards s'animer, et l'expression des physionomies devenir vraiment remarquable. Nous avons vu à Naples, et même à Venise, des improvisateurs qui, dans leur enthousiasme, avaient excité à tel point celui de leurs auditeurs, qu'en les écoutant ils s'animaient jusqu'à prendre les poses convenables aux héros dont ils entendaient l'histoire, et, l'œil menaçant, paraissaient défier les passants et être prêts à les pourfendre; ce qui était un coup d'œil très curieux pour nous Français qui mettons de l'amour-propre à ne rien sentir profondément, surtout en public. Aussi Léopold Robert ne pouvait manquer de représenter sur la toile une de ces scènes si intéressantes, et que son rare talent nous a rendues plus précieuses encore.

Le tableau des VENDANGEURS est ordinairement désigné sous le nom du *Retour de la fête de la Madone dell'Arco*. Dans cet ouvrage il y a ce qu'on appelle vulgairement de l'entrain, de la gaité, de l'ivresse même, et c'est ici une précieuse qualité. Le caractère napolitain y est parfaitement bien exprimé; car ce peuple, grand gesticulateur, donne par là une expression plus vive encore à son idiome qui lui-même n'en manque pas. Généralement, cet ouvrage a une grande vie, et l'auteur est on ne peut mieux entré dans l'expression de son sujet. Quant à la beauté physique des individus, on reconnaît exactement celle qui est particulière au pays: c'est bien cet œil noir, vif, ardent, dont le regard vous dévore; aussi, dans cet ouvrage comme dans les autres, il y a toujours à admirer.

Les MOISSONNEURS ont bien mérité le grand succès qu'ils ont eu, et un assez grand nombre de personnes, parmi lesquelles on remarque même des artistes, veulent donner la préférence à cet ouvrage sur les *Pêcheurs*; et voici pourquoi. Les figures, disent-ils, c'est-à-dire quelques-unes, ont encore plus de beauté de formes que celles du tableau des *Pêcheurs*. Il est vrai que, dans les *Moissonneurs*, la femme qui est sur le char avec un enfant dans ses bras rappelle parfaitement les madones de Raphaël, et que l'homme âgé qui est à ses côtés est aussi d'une grande beauté et d'une belle expression. Mais, par-dessus tous, le jeune homme qui se tient debout entre les buffles l'emporte sur les autres: sa tête a de la fierté, de la grandeur, et la pose de cette figure entière, simple et noble en même temps, s'appuyant sur le joug sous lequel les têtes ignobles des buffles sont attachées, fait avec eux un contraste admirable. On y reconnaît de suite un des descendants du peuple-roi. Ce serait vainement que dans nos campagnes de France on chercherait des types comme celui-là; nos paysans simples sont loin d'avoir cette allure guerrière, et parfois même théâtrale, qui rappelle si parfaitement les anciens maîtres du monde.

Mais, si nous admirons la très grande beauté des figures des *Moissonneurs*, nous ne devons pas pour cela être froids devant celle des *Pêcheurs*. Aussi, il sera toujours fort difficile de décider lequel de ces deux ouvrages doit l'emporter; car, lorsque l'on considère l'un, il fait oublier l'autre. Il est juste aussi de dire que le sujet des *Moissonneurs*, une *halte dans les marais Pontins*, ne peut pas offrir un intérêt aussi puissant que le départ des *Pêcheurs* pour un voyage de long cours, et que l'âme ne peut pas en être aussi puissamment affectée. C'est pour cela que le seul sentiment qu'on éprouve à la vue de ce charmant ouvrage, qui renferme une réunion de superbes et magnifiques études, aidées fortement par un coloris vigoureux, c'est une admiration bien méritée.

Toutes les brillantes qualités que nous venons d'énumérer se retrouvent dans le tableau des PÊCHEURS DE L'ADRIATIQUE. Cet ouvrage, admirable de pensée et d'expression, a toute l'éloquence du sentiment; il est attachant, et touche jusqu'aux larmes: du reste, le succès prodigieux qu'il a eu dans toute l'Europe justifie parfaitement notre admiration. En voyant ce chef-d'œuvre, comment rester insensible à la douleur muette de cette jeune femme qui semble même oublier l'enfant qu'elle tient dans ses bras, pour ne penser qu'à sa séparation si prochaine d'avec un époux qu'elle chérit, séparation qui peut être éternelle?..... Cette tristesse morne et silencieuse est plus éloquente que les gestes même les plus expressifs; elle sent l'inutilité de ses plaintes, aussi elle n'en profère pas. Qui enfin ne se sentira pas ému du désespoir et de l'appréhension de cette vieille mère qui voit partir ses enfants pour un voyage périlleux dont, hélas! ils ne reviendront peut-être jamais?... Au milieu de cette douleur de famille, l'indifférence d'un seul homme fait un admirable contraste. On voit sur sa physionomie qu'il ne tient à rien; il va partir aussi, mais il ne laisse ni mère, ni épouse, ni sœur; il n'est affecté que de la tristesse générale, et n'a rien qui lui serre le cœur. Cette figure est une des plus belles du tableau.

Il en est une qu'on a beaucoup trop critiquée: c'est celle du jeune homme qui relève les filets. On a prétendu qu'il a plus de mouvement qu'il n'en faut pour une action aussi facile. Il est vrai que sa

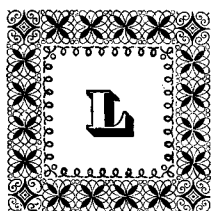
pose pourrait être plus simple, sans être moins vraie ; mais, si nous voulons bien penser dans quelle position d'esprit se trouve le jeune homme ici représenté, nous verrons qu'elle peut bien lui inspirer des gestes violents, et que le combat intérieur qu'il éprouve, et qui est si admirablement bien peint dans ses traits, doit donner à son attitude quelque chose de violent et de nerveux ; joignons à cela cet air théâtral si naturel aux Italiens, et ce qui nous paraissait une légère faute n'en sera plus une à nos yeux. Cette figure n'a peut-être jamais été bien comprise par la foule ; et Léopold Robert avait si bien étudié le sentiment de la douleur, qu'il doit, dans ce dernier cas, nous inspirer une admiration qui doit rendre la critique très prudente.

Cet ouvrage a malheureusement subi le même sort que le tableau des *Moissonneurs*, actuellement au Louvre : son coloris s'est prodigieusement rembruni, malgré tous les soins qu'avait pris son auteur pour éviter l'obscurcissement attaché plus ou moins à toute peinture à l'huile. Quoi qu'il en soit, ce tableau, le plus bel ornement des salons de M. Paturle à Paris, sera toujours pour son heureux possesseur le sujet de très nombreuses visites, et représentera parfaitement dans ses propriétés une valeur qui ne peut que croître chaque jour.

Enfin, pour nous résumer, après avoir admiré les quatre principaux ouvrages de Léopold Robert, nous trouvons que le débat qui existe entre le tableau des *Moissonneurs* et celui des *Pêcheurs* ne pourra être vidé qu'à une époque beaucoup plus éloignée de nous : car, chez beaucoup de personnes, l'intérêt qu'a inspiré la catastrophe qui termina les jours de Robert milite en faveur de son dernier ouvrage, exécuté sous l'inspiration du sentiment de douleur qui fut cause de sa fin ; et, sous ce rapport, il est bien difficile de regarder cet ouvrage de sang-froid. Toutefois, sans prétendre imposer notre opinion à personne, nous pensons que malgré la très grande beauté des figures des *moissonneurs*, ainsi que leurs attitudes gracieuses, le tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique* doit l'emporter par le choix du sujet, qui renferme plus de poésie, plus d'intérêt dramatique, et que cet ouvrage est supérieur aux *Moissonneurs* par l'expression, le sentiment, la vie et les réflexions douloureuses qu'il inspire aux spectateurs, qui ne peuvent le regarder de sang-froid. En quittant les *Moissonneurs*, on emporte le souvenir d'une belle et admirable peinture ; en s'éloignant des *Pêcheurs*, on soupire et on a le cœur serré. Enfin, si ce fut la tête et la main de Robert qui produisirent les premiers, les derniers furent l'ouvrage de son âme et de son cœur.

Mⁱⁿ D^{uv}.

GRAND-THÉÂTRE.



Les artistes sociétaires, depuis dix jours, tiennent les rênes du char dramatique ; et s'il leur manque quelque chose, à coup sûr ce n'est pas la bonne volonté. C'est un talent fort rare que de bien gouverner un théâtre, même quand le pouvoir absolu y commande ; jugez de ce que doit être une république ! Que de tiraillements dans tous les sens ! que de prétentions contraires, que d'idées diverses, que d'opinions mêlées ! Heureusement qu'un sentiment plus fort l'emportera sur toutes les divergences. Ce sentiment, c'est l'intérêt commun. De quoi s'agit-il ? de faire des recettes le plus possible, et à cet égard toutes les volontés n'en font qu'une. Nous sommes rassurés d'avance sur le compte des indispositions subites, des rhumes de cerveau et des enrrouements, lesquels devront être bien tenaces s'ils parviennent à poser des entraves et à mettre, comme on dit trivialement, des bâtons dans les roues.

Après tout, ce n'est que justice, et il n'est pas question ici du talent de MM. tels ou tels : on a perdu de l'argent, il s'agit de ne pas en perdre davantage, et l'art n'est pour rien dans tout ceci. Oui, mais c'est là justement que se présente la difficulté. La défunte administration a laissé un répertoire complètement désorganisé, et les études si complaisamment étalées sur les affiches n'existaient guère que dans la cervelle de cet excellent public de bonne foi. Il va falloir rattraper le temps perdu et faire jouer les grands moyens, si l'on veut attirer la foule. Deux mois passent bien vite, et le carême est bien long !

La *Favorite* a reparu vendredi, et cette fois d'une manière complète. Cette représentation n'a fait que nous confirmer dans notre idée première, et nous persistons à penser que cette partition nouvelle est une des plus faibles de Donizetti. La *Favorite* est bien loin d'*Anne de Boulen*, de *Bélisaire* ; et quant à *Lucie*, charmant ouvrage, c'est un chef-d'œuvre à côté.

L'ouverture, qui n'en est réellement pas une, et où les cuivres dominent jusqu'à l'abus ; au premier acte, la romance de Fernand, qui est charmante ; le duo avec la basse, dans lequel se trouve cette phrase expressive : *Idole si douce et si chère* ; le tableau suivant, qui commence par un chœur de femmes ; le final du second acte, que prépare l'auathème de Balthazar, et qui se termine par un motif trivial emporté par des mouvements de contredanse : voilà pour la première moitié de l'opéra, qui est en quatre actes. Jusque-là c'est froid, pâle, ennuyeux.

Au troisième acte, le trio de Fernand, d'Alphonse et de Léonor, où le compositeur a placé le délicieux cantabile : *Pour tant d'amour*, populaire aujourd'hui ; l'air de Léonor, et le final en crescendo dont l'allegro est remarquable. Ceci est écrit dans les procédés du sextuor de *Lucie*, et traité de main de maître : c'est une inspiration chaudement écrite.

Comme musique, le quatrième acte est le meilleur. Là nous retrouvons de l'expression, du sentiment, du drame : le chœur des moines, d'un bon style, la romance de Fernand, la scène des vœux, et le grand duo final de Fernand et de Léonor, morceau supérieur à tout le reste, et qui n'a que le tort d'être un peu long, parce qu'il est placé au dénouement. Tel est, en trois mots, tout le bagage musical du nouvel opéra de Donizetti.

Pour le succès de la *Favorite*, il faut des voix, des talents en dehors, il faut de la chaleur, de l'âme, de l'inspiration. Sous ce rapport, nous ne sommes pas placés sous des conditions meilleures que le premier jour, ou peu s'en faut. Junca a remplacé Barrielle, et Mad. Miro a pris le rôle de Léonor, commencé par Mad. Minoret. La représentation était au bénéfice de Mad. Miro, et la salle était

comble. Cela prouve en faveur de la sympathie du public pour le talent de notre cantatrice. A l'égard de Mad. Miro, nous ne demandons pas mieux que de joindre notre voix aux concerts d'éloges dont elle est justement l'objet chaque jour, et les formules laudatives que nous employons si souvent avec elle peuvent servir de garants à notre bonne foi. Mad. Miro a fait acte de dévouement sans doute et d'abnégation en s'imposant l'obligation de chanter Léonor, mais elle a compté sans ses forces physiques peut-être et sans l'effet qu'elle devait produire infailliblement. Dans l'intérêt de Mad. Miro-Camoïn, nous aurions voulu qu'elle pût s'abstenir d'un rôle spécialement écrit pour un contralto, qu'elle ne peut aborder qu'à l'aide de transpositions qui en dénaturent tout le caractère, et d'altérations notables dans les récitatifs. Sans doute nous avons retrouvé la même expression, la même vérité scénique, le même charme, ce sentiment exquis des nuances que Mad. Miro fait si bien valoir, mais la nature si mâle et si forte de ce rôle vigoureux n'existe plus. — Madame, dirons-nous le plus doucement possible, votre talent est incontestable, c'est pour cela qu'il ne faut jamais vous exposer à en compromettre la réputation ; et vous êtes trop habile, Madame, pour douter de cela un seul instant.



DANS la séance du Conseil municipal du 24 février dernier, M. Clément Reyre a annoncé, au nom de M. le Maire absent, qu'au milieu du désastre de l'ancienne administration des théâtres, les intérêts de la ville étaient saufs. Le secours de 15,000 fr. accordé en dernier lieu au directeur des théâtres, et contre lequel nous nous étions élevés de toutes nos forces, a été versé dans la caisse municipale, en remplacement d'une partie du cautionnement dont le Conseil avait autorisé la relaxation temporaire. La ville possède ainsi une somme de 18,000 fr. pour garantir ses intérêts pendant les deux mois que doit durer encore l'année théâtrale.

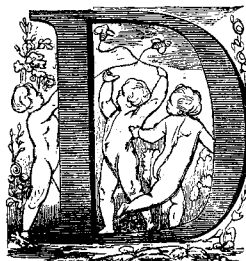
D'un autre côté, la ville s'occupera bientôt sans doute du nouveau privilège à accorder à un directeur. Nous dirons, à cet égard, tout ce que nous pensons : d'un côté, les intérêts de la ville à ménager, et les sacrifices qu'elle devra s'imposer si elle tient à une administration durable ; de l'autre, les conditions artistiques au milieu desquelles la nouvelle direction doit se placer. Tout cela sera, de notre part le sujet de sérieuses réflexions.

On lit dans la *Gazette des Théâtres* de Paris, en date du 3 mars :

« La fermeture des théâtres de Lyon va, il faut l'espérer, faire passer le privilège en des mains plus habiles. Nous apprenons qu'il est fortement question de M. Siran pour diriger les théâtres de cette ville, à dater du 21 avril prochain. Nul doute que les autorités locales et le ministère ne s'empressent de lui confier une direction où il est appelé par le vœu de tous les amateurs. M. Siran, plus que tout autre, possède les qualités, la solvabilité et les connaissances nécessaires pour donner enfin à cette grande entreprise le rang et l'importance qu'elle n'aurait jamais dû perdre. »

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Toby le Sorcier. — Jeannic le Breton. — Les Vieilles Amours.



DEPUIS la réouverture des théâtres par les artistes en société nous avons remarqué la première représentation aux Célestins d'*Une Chaîne*, les 28^e, 29^e et 30^e représentations des *Pitules du Diable*, et l'apparition de trois pièces nouvelles.

Toby le Sorcier n'est que la mauvaise doublure du *Père Turhututu* ; c'est-à-dire que, grâce à de précieux renseignements sur le passé, Toby force un riche baron à céder la main de son neveu à la petite-fille du sorcier, dans la crainte d'un scandale.

Alexandre Dumas, auteur de *Jeannic*, s'est rendu justice en n'osant pas le signer ; toutefois ce mélodrame est, suivant toute apparence, moins mauvais qu'un autre en 5 actes de Dumas, *Lorenzino*, dont la chute vient d'être complète au Théâtre-Français. D'où vient que l'auteur d'*Antony*, de *Thérèse* et de bien d'autres drames célèbres n'éprouve plus que des tribulations à la scène ? Nous l'avons dit souvent : le métier a tué l'art. Dumas, pour satisfaire à une partie de ses folles prodigalités, ne songe plus qu'à échanger contre de l'or le plus possible de matières manufacturées tant bien que mal : c'est un grand fournisseur, mais délicat ainsi que les fournisseurs de notre armée d'Afrique ; il lui arrive d'éprouver, comme eux, d'assez rudes désagréments.

Quoi qu'il en soit, et en deux mots, voici tout le fond du sujet de *Jeannic* : Sous le directoire, un Breton brave et franc royaliste, ne sachant point lire et pouvant à peine apposer sa signature, est nommé gérant responsable d'un petit journal de son opinion. Jeannic pense servir ainsi les bons principes ; mais les ambitieux rédacteurs de la feuille veulent se faire acheter, et font l'ignoble métier de diffamateurs et d'insulteurs publics. Ensuite d'une lâche calomnie, insérée dans le journal qu'il signe, Jeannic est condamné à la prison ; mais, instruit du motif de la condamnation, il maudit ceux qui l'ont trompé. Le journal se vend au directoire, Jeannic renonce à la gérance : cependant le dernier numéro portant son nom contient une infamie nouvelle ; la personne outragée vient souffleter Jeannic : rendez-vous est donné pour un duel. Pendant ce temps le Breton se fait lire l'article, cause du combat ; il demande pardon à l'insulté, lui donne la main de sa fille, et tue en duel le journaliste insulteur.

De cinq actes, cet ouvrage devrait être réduit à un seul ; et le public a plusieurs fois manifesté son impatience. Disons, du reste, que l'on peut citer quelques scènes dramatiques dans lesquelles Alexandre, chargé du rôle principal, s'est montré plein de grandeur.

Les *Vieilles amours* sont un charmant vaudeville en un acte, de MM. Darrecoart et Arvers. — M. Arvers est l'auteur d'une comédie en vers, *les Commettants*, que la censure vient de frapper.

Un étudiant, qui depuis trois ans a fait sa première année de droit, vit maritalement avec une bonne fille du quartier latin ; mais voici déjà six mois écoulés à partir du commencement de cette union, et le pauvre garçon s'ennuie et bâille à se désorganiser la mâchoire. Que faire, en effet, d'une femme qui nuit et jour va chantant : *Mire dans mon œil ton œil*, etc. ? L'étudiant est donc bien résolu à endosser sa maîtresse au premier soupirant qui se présentera. Ce soupirant n'est autre qu'un jeune valet qui, né garçon, craint de mourir demoiselle, faute de bonne fortune. L'étudiant le pousse à faire l'amour en musique, et l'accompagne sur le cornet à piston. La maîtresse résiste ; mais elle apprend que son amant veut se séparer d'elle : dès-lors la jalousie va lui venir en aide. L'ami de l'étudiant est choyé, il obtient même la faveur de porter en ville les cartons de modiste. Cependant l'étudiant s'irrite bientôt

de son isolement, et puis il vient d'apprendre que sa petite femme a déposé pour lui tous ses bijoux au Mont-de-Piété; aussi ne tarderons-nous pas à le voir chercher querelle au soupirant, réclamer tous ses droits sur le cœur de son amant qui s'en réjouit, et lui promettre d'étudier ensemble le Code civil jusqu'au contrat de mariage inclusivement : de son côté, la jeune femme s'engage à ne plus roucouler aussi souvent la romance : *Mire dans mon œil ton œil*, et la paix est faite.

Morale de la pièce : les *vieilles amours* sont la confiance, le dévouement, la paix et le bonheur :

Pourquoi quitter le bon pays que l'on habite
Pour des pays que l'on ne connaît pas ?

Cette pièce est bien jouée par Mad. Thibaut et par MM. Henri et Sommereux ; toutefois, nous conseillons à ce dernier d'oublier tout-à-fait l'allure saccadée et le rire prodigieusement naïfs de *Sotines des Pilules du Diable*.



Laissez-moi mes quinze ans !

Chansonnette.

Je suis vive et lutine
Comme souris ;
J'ai l'humeur enfantine,
D'un rien je ris.
Mais on dit, cela me désole,
Que dans peu viendront les amants
Et les tourments ;
Moi, je veux toujours rester folle...
Mon Dieu ! laissez-moi mes quinze ans !

Tout bas chacun me jette
Un mot joli,
Plus d'un flatteur me traite
D'ange accompli.
Si l'amour en démon nous change,
S'il joue à nos traits séduisants
Des tours plaisants,
Moi, je veux toujours rester ange...
Mon Dieu ! laissez-moi mes quinze ans !

Une fois enchaînée,
Plus de pardon !
Une fois entraînée,
En revient-on ?
Il faut cesser d'être étourdie ;
Il faut jouer les sentiments
Des grands romans.
Moi, j'abhorre la tragédie...
Mon Dieu ! laissez-moi mes quinze ans !

On dit qu'une inhumaine
Fait tant souffrir,
Et qu'on voit de leur peine
Maints cœurs mourir !
Il faudrait bien, moi qui suis bonne,
Guérir au moins les plus pressants ;
Car, je le sens,
Je ne voudrais tuer personne...
Mon Dieu ! laissez-moi mes quinze ans !

Joséphine SOULARY.

Le concours pour la reconstruction de l'église de St-André-le-Bas, à Vienne, vient d'être clos : le nombre des projets reçus jusqu'à ce jour ne dépasse pas neuf. Dans tous les cas, nous ferons connaître les résultats à nos lecteurs.

Après avoir reproduit les quelques réflexions que le programme du concours nous avait suggérées, le *Journal de Vienne* y ajoute ses propres observations par l'organe de M. Victor Teste, architecte, lequel s'exprime ainsi :

« M. C** trouve à juste titre le plan donné dans le programme rempli « des erreurs les plus grossières ; c'est ce que j'ai moi-même reconnu en le rectifiant « sur les lieux. Quant à l'assurance de l'exécution donnée à l'artiste qui aura le mieux « rempli toutes les conditions du programme, je crois que la Commission, en ne « la donnant pas, s'est ménagé une sage réserve ; la prudence lui dictait cette « mesure, qui met l'achèvement du monument à l'abri de l'inobservance même la « plus légère des convenances historiques de style. Cette considération doit s'étendre « à tous les artistes. Peut-on prévoir, du reste, si le conseil des bâtiments civils adop- « tera le projet couronné ? L'artiste désintéressé, qui tient plus à la gloire qu'à une « modique prime, pourrait-il se formaliser de voir l'œuvre à laquelle il donne son « nom rectifiée à la suite d'une critique générale, l'esprit de coterie mis à part, en « conservant toutefois à l'auteur son droit de contrôle sur les modifications à « apporter ? »

« Je termine en annonçant que deux demandes en prorogation de délai du con- « cours ont été adressées à M. le Maire. L'œuvre difficile de l'achèvement d'un « édifice du moyen-âge offre un problème dont la solution est bien différente de « celle d'une composition de projet de monument à construire d'après des idées « originales. »

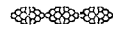
D'après la nouvelle que nous annonçons de la clôture du concours, on voit que M. le Maire de Vienne n'a pas jugé à propos de faire droit aux deux demandes en prorogation de délai. Nous reviendrons sur tout cela.



MM. Benacci et Peschier, éditeurs de musique, viennent de publier une œuvre remarquable de M. Louis Cherblanc : nous voulons parler du *Souvenir de Bade*, fantaisie pour violon avec accompagnement de piano ou de quatuor. Ce morceau, où l'on retrouve toutes les qualités qui distinguent le talent pur et correct de M. Cherblanc, doit être exécuté demain dimanche, dans une réunion musicale, chez M. le Préfet du Rhône, et dans quelques jours, au concert de M. Cherblanc. Nous aurons donc occasion d'en reparler.



Le tirage des tableaux acquis par la Société des Amis des Arts a eu lieu cette semaine au Palais St-Pierre, avec solennité. La foule était grande, les toilettes brillantes, la musique parfaite. L'ouverture du *Freyschutz* et celle de *Sémiramis*, largement exécutées par une masse très confortable de musiciens, tant il est vrai qu'à Lyon on pourrait obtenir de magnifiques résultats si l'on voulait bien y penser sérieusement ; la fantaisie pour violoncelle sur un des motifs de *Guillaume Tell*, que M. George Hainl chante si bien ; et Mad. Miro-Camoin, qui a remporté des suffrages unanimes dans l'air de *Fevrand Cortès* et celui du *Serment* : tout cela n'a pas peu contribué à embellir la fête. Nous ne parlons pas des tableaux gagnés, parce que cela n'intéresse personne, excepté ceux à qui le sort les a donnés.



Le Suisse de Cathédrale.

CHAPITRE XII (1).



Louise Dovertau et Mariette Lambert, sa cousine, étaient sans contredit (il y a bien quinze à dix-huit ans de cela) les deux plus jolies filles du village de Condrieu ; elles s'étaient liées de la plus étroite amitié depuis le jour de leur première communion, quoique bien différentes d'humeur, de caractères et de goûts, et qui sait, peut-être même justement à cause de cela !

Louise avait alors quatorze ans moins deux mois... ; c'était la plus suave tête de blonde vierge qu'un peintre épris de son art ait jamais rêvée. Ses cheveux, à cette époque, presque d'un blond clair, étaient bouclés et soyeux, son œil vif et pénétrant ; et, sous son corsage de jeune villageoise, l'enfant, qui s'était développée rapidement comme toute les riches organisations, laissait déjà deviner la femme. Malgré son teint un peu hâlé, Louise Dovertau avait bien le visage le plus frais, le plus épanoui, le plus gracieux que vous ayez jamais aperçu aux champs ou à la ville.

Mariette Lambert était blonde aussi, mais d'un blond mat et pâle, sans transparence aucune ; son teint, parsemé de petites taches rous-sâtres, décelait déjà cette finesse et cette blancheur éclatante de la peau, qualités si estimées des Orientaux ! Mariette Lambert entraînait à peine dans sa quinzième année ; elle était forte, alerte, vigoureuse, d'un caractère pétulant, inégal et rebelle, dans lequel la vanité et la jalousie l'emportaient sur tous les autres penchants de son âge.

Parfois sombre et soucieuse, fuyant toutes ses amies, même Louise sa bien-aimée, Mariette Lambert prenait tout-à-coup un air mélancolique et chagrin et allait s'asseoir sous quelques peupliers, regardant d'un œil morne couler au loin le fleuve impétueux et rapide ! et, sans aucun doute, cette vague rêverie, ces tumultueuses pensées qui se partageaient le sein oppressé de la jeune fille, n'étaient autre chose que les premiers bégaiements de cet hymne sublime... qui se nomme amour.

Un instant après Mariette Lambert faisait des bonds, dansait sur la pelouse à tomber de lassitude, en riant aux éclats et en chantant quelques refrains de la chanson de mai, la chanson des jolies vierges de son âge.

On le voit, Louise et Mariette se complétaient et s'harmonisaient en quelque sorte, malgré les inégalités et les différences de leurs caractères.

Car Louise était toujours de l'avis de chacune de ses compagnes, de l'avis surtout de Mariette Lambert qui la maîtrisait et la dominait en toute circonstance : ignorante et candide, pure comme un ange, rien ne faisait pressentir à Louise qu'elle fût si près de cet abîme de joies et de pleurs, de bonheur et de plaintes que rêvent les jeunes cœurs, ceux des jeunes filles surtout. Pauvre Louise !

Aussi se faisait-elle de magnifiques couronnes de bluets et de pavots rouges ; aussi dansait-elle en chantant comme une folle et heureuse enfant qu'elle était, riant et chantant de plus belle même lorsque sa cousine Mariette s'asseyait d'un air rêveur et, détournant la tête, essayait furtivement quelques larmes brûlantes et mystérieuses !

Or, un soir, la veille de la fête de la mère de Mariette Lambert, Louise et sa cousine se hasardèrent toutes deux, sans trop savoir pourquoi, à pénétrer par une petite barrière de fer entr'ouverte dans le parc de M. le baron Derivieux, le célèbre fournisseur dont nous avons parlé déjà.

Le soleil jetait, à cette heure, ses derniers et ses plus splendides rayons à la campagne, aux arbres jaunés et poudreux de cette végétation stérile et souffreteuse des bords arides du grand fleuve, où le gravier et le sable vainement arrosés ne sauraient égaler le fécond *humus* des vallées et des coteaux riants des autres parties de la France. Soudain elles se mirent étourdiment à briser des branches d'oranger et de citronnier, à couper de magnifiques dahlias, de superbes tiges de rosiers, n'épargnant ni la fleur, ni le fruit, ni la feuille, sans songer le moins du monde à la gravité du dégât que leurs jolies petites mains venaient de commettre.

Pendant qu'elles étaient ainsi occupées à leur œuvre de destruction, le garde Bonnemain, encore simple garde, parut à l'improviste, comme un loup au milieu d'un troupeau de paisibles brebis, sous le massif d'arbustes et d'acacias qui servaient de retraite aux deux jolies maraudeuses.

Quelques énergiques jurons, son sabre tiré, son air menaçant, son uniforme tout neuf ont jeté bien vite l'effroi dans le cœur des

(1) Voir le numéro du 20 février.

deux jeunes filles qui, demeurant consternées, pâles et sans voix à son aspect, n'osent ni fuir ni le regarder.

Mais Mariette, plus forte, plus résolue et moins impressionnée, a poussé plusieurs cris perçants; puis soudain, cachant son visage ruisselant de pleurs dans ses deux mains, elle s'est enfuie plus rapide qu'un jeune faon sur les traces de sa mère.

« Suis-moi, suis-moi, » répétait-elle en s'éloignant sous les charmilles et les allées touffues du parc. Hélas ! Louise ne la suivit pas !

Or, ce qui se passa entre Louise accablée par la honte et l'épouvante, et le jeune garde Bonnemain dont convulsivement elle avait saisi les mains qu'elle baignait de ses larmes, c'est ce que nous ne saurions vous dire.

Hélas ! ce qu'il advint de cette courte entrevue si pleine de frémissements, de sanglots, d'épouvante, de tendres abandons et de ravissant délire, nous ne saurions vraiment ou plutôt nous n'oserions vous le dire.

Notre plume, que quelques-uns, — les moins pudibonds de nos lecteurs, soyez en sûrs, — ont accusée parfois de hardiesse et de laisser-aller, notre plume tremble entre nos doigts comme la pauvre Louise Dovertau tremblait elle-même dans les bras du garde Bonnemain, sur le sein duquel la pauvre enfant, hors d'elle, éperdue, s'était réfugiée, comme une fauvette sous les serres d'un épervier.

Le jeune garde Bonnemain, entreprenant et amoureux comme on l'est à vingt-six ans, abusa de la faiblesse d'une pauvre enfant qui n'avait plus ni forces ni courage pour lui résister.

Par l'effroi, ou par la violence, il obtint tout de Louise Dovertau.

Louise-Caroline Dovertau, toute rouge et toute en pleurs, sortit du parc.

Peu de temps après, et au moment où la nuit tombait, le garde Bonnemain sortit aussi d'un air rêveur et sombre.

Son crime à peine commis, le jeune ex-sous-officier de l'ancienne garde, s'était pris à pleurer en silence, en se disant à lui-même :

« Je suis un infâme, et, si j'abandonnais maintenant cette infortunée, cette pauvre faible enfant qui pourrait être presque ma fille, oh ! je serais un lâche brigand ! »

Puis il se frappa le front de son poing vigoureux, ajoutant :

« Non, mille tonnerres ! je ne l'abandonnerai pas, je braverai mille fois plutôt la mort que de perdre cette blonde et timide enfant ! »

Malgré cet acte de brutale et aveugle passion, acte que le législateur a prévu et punit si rarement, malgré cette faute si condamnable, le jeune garde Bonnemain était une bonne, loyale et généreuse nature d'homme.

Aussi, tout qu'il s'était promis dans le premier et rapide moment de remords qui accompagne chaque action blâmable, il sut le tenir fidèlement plus tard.

Un an moins quelques mois s'était à peine écoulé depuis ce soir si néfaste, dans lequel l'enfer seul inspira sans doute à Louise Dovertau et à Mariette Lambert la funeste idée de cueillir des oranges et des dahlia dans le parc du baron Derivieux, lorsque, sous prétexte de faire son apprentissage de repasseuse, Mlle Louise-Caroline sortit de la maison paternelle et reçut l'hospitalité chez Mad. veuve Bonnemain, la mère du jeune garde si coupable, et depuis lors si repentant.

Le cœur d'une bonne mère est un asile inviolable pour toutes les douleurs d'un enfant.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES.



On a découvert dans le courant du mois de janvier dernière une superbe carrière de porphyre vert de la plus belle qualité, et dont un professeur de l'école des Mines de St-Etienne vient de faire l'analyse. Cette carrière est située dans les environs de Pellussin, au pied du mont Pilat, et à une distance moindre de cinq kilomètres du Rhône. Cette découverte est importante, et dans notre beau pays de France voici une trouvaille du plus haut intérêt. On a toujours ignoré d'où les anciens tiraient le porphyre vert et le porphyre rouge. Serait-ce chez nous, par hasard ?

Le porphyre vert que l'on vient de trouver est beaucoup plus beau, plus veiné que

celui des anciens. A l'aide d'un petit chemin de fer construit *ad hoc*, on pourrait amener le porphyre jusqu'au Rhône, et arrivé là, le faire voyager aisément.

— Le célèbre Thalberg est attendu à Lyon, du 13 au 20 de ce mois de mars. On compte qu'il donnera deux concerts au moins.

— Elleviou, cet excellent artiste qui fit si longtemps la gloire et la fortune de l'Opéra-Comique, n'a point oublié qu'il fut redevable d'une partie de ses succès aux ouvrages d'Alexandre Duval. Comme lui enfant de la Bretagne, il vient d'envoyer à la Société des auteurs dramatiques une somme de 1,000 francs, pour concourir à l'érection d'un monument en l'honneur de son compatriote et de son ancien ami.

— Dans le but de former une institution qui ait pour but de faire connaître au public tout ce que l'art musical a produit de grand et de beau dans le chant et dans l'instrumentation, plusieurs artistes d'élite de Paris viennent de se réunir pour donner quelques concerts qui doivent intéresser tous ceux qui prennent la belle musique au sérieux, sans distinction d'école ou de nationalité. Les concert prendront le titre de *festivals religieux*.

— Madame Rossi-Caccia vient de prendre à l'Opéra-Comique le rôle d'Angèle du *Domino noir*, créé par Madame Damoreau. Cette représentation a été un triomphe pour Madame Rossi. Le bolero que Madame Damoreau chantait avec une perfection si désespérante a été pour Madame Rossi le sujet d'une véritable ovation : rappelée à la chute du rideau, la cantatrice a été saluée par une triple salve d'applaudissements.

— M. Doligny, directeur de la troupe française qui dessert depuis quelques années les principales ville d'Italie, vient de faire faillite. D'un autre côté, les directions de Nantes, de Strasbourg et de Gand seront vacantes à partir du mois d'avril prochain. Celle de Toulouse vient de passer entre les mains de M. Jules Rosné.

— *Lorenzino*, drame nouveau de M. Alexandre Dumas, a essayé une chute à peu près complète au Théâtre-Français. *Cédric le Norvégien*, de M. Félix Pyat, représenté à l'Odéon, a été de son côté assez mal accueilli.

— Le Musée de la ville de Lyon vient de s'enrichir de deux monuments antiques qui ont été offerts à M. le Maire : l'un par M. Paturle, frère du pair de France de ce nom ; l'autre par M. Wetter, négociant de Lyon et propriétaire à Fontaines.

Le premier est un fragment de statue en marbre blanc, d'un beau travail ; il comprend une partie du torse et les deux cuisses d'un jeune homme. Ce débris a été trouvé dans le jardin de M. Paturle, commune de St-Just, non loin des ruines de l'ancien Théâtre romain, en-dessus du chemin qui conduit de la place des Minimes à celle de l'Antiquaille.

Le second est un magnifique cippe funéraire, en pierre dite *vieux Choin*, sur lequel est gravée une inscription en belles lettres onciales des premiers siècles : elle nous apprend que ce monument a été élevé par un nommé *Quintus Valerius Valentinianus* et sa femme *Toutona* à la mémoire de leur mère *Macrine*, d'origine *éduenne*, et de leur père *Quintus Valerius (Tertius)* qui en avait ordonné l'érection pour lui et les siens.

Cette pierre tumulaire était placée à l'entrée du clos de Wetter, situé près de Fontaines, canton de Neuville, département du Rhône.

La ville de Lyon doit des remerciements bien mérités à ces deux citoyens généreux.

— On voit en ce moment, dans l'atelier de M. Ingres, un nouvel ouvrage de ce grand artiste : le portrait de M. Cherubini, le premier et le doyen des compositeurs de ce temps.

Placé dans un lieu qui rappelle les jeux scéniques, le musicien, vêtu de son costume habituel, assis, tenant sa canne d'une main tandis que l'autre est passée sous son menton, semble livré à la réflexion. Rien n'est si simple que l'attitude et l'expression du grand compositeur, et cependant on se sent vivement ému en voyant ce front, ces yeux, et toute cette personne où la vie profonde et intellectuelle est si fortement empreinte. La vue de cet homme qui vit et pense devant vous produit d'autant plus d'effet, que ce personnage, tout en lui-même et complètement étranger à ce qui l'entoure, a derrière lui la muse Therpsychore étendant la main sur sa tête et paraissant exprimer par ce geste l'adoption sacrée qu'elle fait de son favori. Par l'effet d'un art fort délicat, l'artiste a su rendre M. Cherubini si étranger à l'action de la muse, que le rapprochement de ces deux êtres de natures différentes, loin de choquer, prête singulièrement à l'illusion. On se prête d'autant plus facilement à admettre le personnage surnaturel, que M. Cherubini ne se doute pas de sa présence. Cette idée, singulière au premier abord, se saisit aussitôt que l'on aperçoit l'ouvrage de M. Ingres. Et nous ne pensons pas que l'on ait encore mieux réalisé, en peinture, l'apparition d'un être mythologique.

La tête de M. Cherubini est un chef-d'œuvre de vérité, traité avec ce goût pur et élevé qui distingue M. Ingres. Quant au personnage de la muse, c'est une figure admirable dans toutes ses parties. Le bras qui s'étend vers M. Cherubini est un chef-d'œuvre de raccourci ; car, malgré cet aspect, il ne perd rien de sa beauté.

Le portrait de M. Cherubini, ouvrage parfait dans son exécution, est en outre une des compositions les plus originales de M. Ingres.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Concert de M. George Hainl.

Ce concert aura lieu le samedi 19 mars, dans la salle du Grand-Théâtre, brillamment éclairée et disposée en salle de concert. L'orchestre sera composé de 70 musiciens. Voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE.

- 1^o Symphonie en la de Beethoven ;
- 2^o Air de Weber, chanté par Mad. Miro-Camoin ;
- 3^o Hommage à Beethoven, de Servais, exécuté par M. George Hainl ;
- 4^o *La mer calme et heureux voyage*, cantate avec chœur et orchestre ;
- 5^o Valses sentimentales, exécutées par M. George Hainl.

SECONDE PARTIE.

- 6^o Concerto pour le cor, exécuté par M. Willeman, premier cor solo du Grand-Théâtre ;
- 7^o Air de *Torquato Tasso* (paroles françaises), chanté par Mad. Miro ;
- 7^o Fantaisie pour violoncelle, par M. George Hainl ;
- 9^o Grande marche triomphale, à grand orchestre, par Ries.

PRIX DU BILLET : 3 FRANCS.

S'adresser, pour la location des loges, au Grand-Théâtre ; et pour les billets à prendre d'avance, chez tous les marchands de musique.

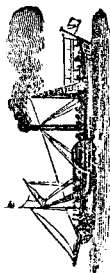
CONSERVATOIRE LYRIQUE DE LYON.

M. ROZET, directeur, a l'honneur d'informer ses élèves actuels, et ceux qui désiraient le devenir, que le prix des leçons reste fixé à 420 fr. par an, payables par douzième, de mois en mois et d'avance.

Outre les leçons particulières, chaque élève aura droit de figurer dans les exercices qui auront lieu tous les mois, et il lui sera délivré en outre deux cartes d'entrée pour lesdits exercices.

MM. les amateurs qui désiraient faire partie de l'orchestre sont priés de s'adresser à M. Rozet, rue des Capucins, n^o 20.

Nota. Le deuxième exercice aura lieu le dimanche 15 mars 1842.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE, Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 419.